

# Jean-Marie Guyau notre contemporain

Sous la direction de  
**Annamaria Contini  
et Jordi Riba**

*Collection La croisée des chemins*

**ENS  
EDITIONS**



Dirigée par  
Pierre-François Moreau et Arnaud Milanese

---

Recherches, héritages, controverses : telles sont quelques-unes des formes que prend le mouvement des idées. L'histoire de la pensée ne se limite pas à des systèmes grandioses et fermés sur eux-mêmes ; elle est constituée également par des discours accumulés, des polémiques, des migrations conceptuelles d'un secteur de la pensée à un autre. La collection «La croisée des chemins» publie des textes consacrés à l'histoire intellectuelle et à ses retentissements actuels : philosophie, théorie politique et juridique, esthétique et enjeux des pratiques scientifiques. Elle s'emploie également à faire connaître la recherche étrangère en ces domaines et à donner à lire les textes fondamentaux qui ont marqué les grands moments de cette histoire.



---

La croisée des chemins

---

# **Jean-Marie Guyau notre contemporain**

Sous la direction de  
Annamaria Contini  
et Jordi Riba

---

ENS Éditions  
2023

Jean-Marie Guyau notre contemporain / Sous la direction d'Annamaria Contini et Jordi Riba. – Lyon : ENS Éditions, impr. 2023. – 1 vol. (188 p.); 23,2 cm. – (La croisée des chemins, ISSN 1765-8128).  
Bibliogr. : p. 173-183.  
ISBN 979-10-362-0633-7 (br.) : 24 euros.

Cet ouvrage est diffusé en accès ouvert (HTML) sur OpenEdition Books :  
<http://books.openedition.org/enseditions/>

Conception graphique : Bureau 205  
Mise en pages : Corinne Rambaud

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

© ENS ÉDITIONS, 2023  
École normale supérieure de Lyon  
15, parvis René-Descartes  
BP 7000  
69342 Lyon cedex 07

ISBN 979-10-362-0633-7

## **Le problème des deux versions (1884 et 1889) de l'Esquisse**

---

Nous nous proposons d'analyser le problème des différences observables entre les deux versions de l'*Esquisse*, celle de 1884 et celle de 1889-1890<sup>1</sup>. En fait, ces différences sont de plusieurs types : ajouts de mots ou de phrases, suppressions de mots ou de phrases, modifications de mots ou de phrases, ajouts de notes et/ou de références, mais surtout *bouleversement du plan de l'ouvrage*, de l'ordre dans la succession des chapitres (ou «Livres»).

À propos de ce dernier point on peut se demander si Guyau avait effectué lui-même ces modifications, et dans quelle mesure, ou si un autre (Fouillée), ou d'autres sont intervenus dans cette restructuration. Il faut rappeler qu'il n'existe pas d'archives Guyau, ni d'archives Fouillée; les deux ensembles de manuscrits et de brouillons et notes, sans doute gardés un temps dans la villa de Menton, ont été finalement perdus ou dispersés, à la mort de Marguerite Guyau, veuve de Jean-Marie Guyau, en 1937; donc, il n'existe à ce jour aucune base documentaire directe concernant ces changements entre les deux versions.

•

### **Un bouleversement du plan d'ensemble**

C'est en octobre 1884 que paraît physiquement le livre, même s'il est «millésimé», selon l'expression d'Alfred Fouillée, «1885»; à cette époque, il était courant de faire paraître les livres de ce genre à l'automne d'une

---

1. Voir «Guyau et les deux versions de son *Esquisse*» et «Annexes à "Guyau et les deux versions de son *Esquisse*"», en ligne : [<http://lazarides.pagesperso-orange.fr/>].

année, «à la rentrée», mais avec la date de l'année suivante. De même, par exemple, *L'irréligion de l'avenir*, millésimée «1887», est parue dès l'automne 1886. Or, ce détail de datation des parutions va prendre ici une certaine importance, car on verra par exemple que dès le mois de novembre 1884 Nietzsche obtient (en le recevant depuis Leipzig d'ailleurs, et non pas en l'achetant à la librairie Visconti de Nice, comme le supposait Fouillée lui-même) un exemplaire de *l'Esquisse*, celui-là même sans doute que Steiner trouvera à Naumburg en 1896, et qui semble avoir disparu vers l'époque de la Seconde Guerre mondiale. Cela a son importance, sur le fond aussi, parce que c'est à ce moment précis que Nietzsche élabore la quatrième partie de *Zarathoustra*.

*L'Esquisse* se compose de quatre livres, et on notera que le Livre troisième était déjà paru en mars 1883 sous la forme d'un article de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*. Le plan général de l'ouvrage est le suivant : Introduction ; I. «Du mobile moral au point de vue scientifique» ; II. «Divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation» ; III. «Critique de l'idée de sanction» ; IV. «Derniers équivalents possibles du devoir» (la «Conclusion» étant incluse dans ce Livre quatrième).

La version de 1889, par le bouleversement du plan, ainsi que par les divers ajouts et suppressions, est effectivement plus qu'une seconde édition, un autre livre, avec une dynamique, un mouvement, une musique tout autre. Le plan du livre est alors devenu : Préface de l'auteur ; «Introduction : Critique des divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation» ; I. «Du mobile moral au point de vue scientifique. Premiers équivalents du devoir» ; II. «Derniers équivalents possibles du devoir pour le maintien de la moralité» ; III. «L'idée de sanction» ; Conclusion (dans la table des matières, cette conclusion apparaît comme section 3 du chapitre 4 du Livre troisième, mais, dans le corps du livre, elle est à part).

Nous assistons essentiellement à une double permutation : 1) le Livre premier de 1884 est devenu Introduction en 1889, avec modification du titre ; le Livre deuxième de 1884 est devenu Livre premier en 1889, avec modification du titre ; 2) le Livre troisième de 1884 est toujours intitulé Livre troisième en 1889, mais il est maintenant en dernière position, et avec modification du titre ; le Livre quatrième de 1884 est devenu Livre deuxième en 1889, avec modification du titre.

Je ne donne ici que les modifications générales, car ensuite ce bouleversement a généré à l'intérieur de chaque chapitre toutes sortes de modifications secondaires, très souvent problématiques. Or, déjà à ce niveau très général, on voit que le geste n'est pas très «guyalcien» :

I. La «Critique des divers essais», préparant en quelque sorte la proposition positive, est très académique, ou scolaire ; elle crée surtout un véritable *mur* entre la «Préface [de l'auteur]» (qui s'appelait en fait

«Introduction» dans l'édition de 1884) et le «Livre premier» de 1884, toujours nommé ainsi en 1889, mais maintenant séparé du lancement par l'ancien «Livre deuxième», devenu «Introduction» (et fort de plus de 70 pages); autrement dit : dans l'édition de 1889, il faut attendre plus de 70 pages pour entrer dans le vif du sujet, ce que Guyau avait fait de façon tranchante dès la page 7 en 1884, et dans la foulée d'une introduction tout aussi décidée. Il y a désormais un mur difficile à franchir, au départ même de la lecture. La dynamique, la vitalité et la force du geste s'en trouvent irrémédiablement brisées.

2. Lorsque enfin on va entrer – avec le «Livre premier» – dans le vif du sujet, voilà que sont lourdement annoncés les «Premiers équivalents», sans doute pour préparer le Livre suivant où il sera question des «Derniers équivalents», lesquels seront même numérotés («Quatrième équivalent», puis «Cinquième équivalent»), alors même qu'en 1884 l'ouvrage suit une tout autre logique que cette nomenclature plutôt abstraite, et d'ailleurs assez boiteuse, entre ce qui était alors les Livres premier et quatrième; bref, là encore, même si l'idée de rapprocher les ex-Livres premier et quatrième est peut-être pertinente, la mise en pratique pose un problème, car le lien entre les désormais Livres deuxième et troisième paraît artificiel; la seule solution eût peut-être été d'en faire un Livre unique, et de mettre en annexe les deux parties «critiques», en effet d'un tout autre style (dialectique, fortement référencé).

3. Notons l'ajout pour le moins intrigant de «pour le maintien de la moralité» dans le titre du désormais «Livre deuxième»: sans trop jouer sur les mots – mais on est quand même un peu tenté de le faire! – n'y a-t-il pas ici la patte, la griffe, la signature d'une volonté de «maintenir» l'œuvre de Guyau dans une bienséance que risquait de compromettre la trop grande vitalité de la version de 1884, et en particulier de ce Livre quatrième d'alors, où, me semble-t-il, n'apparaissent ni le mot «maintien» ni le mot «moralité»?

4. Bizarrement enfin, la «Conclusion», qui dans la version de 1884 se rattachait au Livre quatrième d'alors (en toute logique), se trouve incluse, dans la version de 1889, dans le Livre troisième sur l'idée de sanction (qui s'appelait «Critique de l'idée de sanction» et qui est devenu simplement «L'idée de sanction»).

La question se pose donc de savoir si c'est bien Guyau qui a opéré, ou du moins voulu, ce changement du plan, ou bien si d'autres «mains» se sont immiscées dans l'affaire.

## • Un changement effectué par Guyau ?

Au cours de ces trois ans et demi, qui séparent la parution de la version de 1884 de sa mort, Guyau a certes pu corriger, modifier, restructurer son texte. Mais déjà bien occupé d'ailleurs par les changements dans sa vie personnelle et familiale, il publie les articles «L'évolution de l'idée de temps dans la conscience» et «Les hypothèses sur l'immortalité dans la philosophie de l'évolution»; ce dernier article deviendra, remanié, le chapitre final de *L'irréligion de l'avenir*, un gros livre de près de 500 pages qui paraîtra à l'automne 1886. Ce livre, qui constitue le second ouvrage essentiel de Guyau, ouvrira un débat, en particulier avec Émile Durkheim, et suscitera la polémique tout au long de l'année 1887. Peut-être travaille-t-il aussi à la préparation des ouvrages qui paraîtront de façon posthume; c'est certain pour ce qui deviendra *La genèse de l'idée de temps*. Il n'est donc pas aisé, d'autant moins en l'absence totale de manuscrits ou d'autres documents testamentaires, de savoir ce qu'il en a vraiment été de l'éventuelle préparation d'une seconde édition de *l'Esquisse* par Guyau lui-même.

On peut supposer que pendant cette année et demie qui suit la mort de Guyau et précède la seconde édition de *l'Esquisse*, Fouillée, qui rédige alors *La morale, l'art et la religion d'après Guyau*, a été le premier impliqué dans la restructuration de *l'Esquisse*. Mais, pendant plus d'un siècle, de 1888 à 2012, on ne s'est guère posé la question de savoir si *l'Esquisse* avait pu faire l'objet d'une manipulation ou d'une falsification. Un tel soupçon n'était pas de mise, même si, en ce qui concerne les œuvres posthumes, l'hypothèse d'une forte intervention de Fouillée, voire la certitude d'une telle intervention, s'impose. Et il est finalement assez étonnant que la seconde édition de *l'Esquisse* n'ait pas été soumise à une semblable inspection, que pendant cent vingt-cinq ans le soupçon d'une lourde intervention de Fouillée n'ait pas été plus vif.

Lorsque, maintenant, on se pose quand même la question de savoir qui a «finalisé» la seconde édition de *l'Esquisse*, et comment cela s'est fait, on admet le plus souvent que Guyau lui-même a effectué les changements, ou bien on envisage une intervention *minimale* d'Alfred Fouillée, mais en stricte application des consignes de Guyau, comme on peut le déduire de l'«Avant-propos à la deuxième édition» écrit par Fouillée lui-même : «Nous publions la seconde [sic] édition de *l'Esquisse d'une Morale* [sic], conformément au manuscrit laissé par l'auteur en vue de cette seconde [sic] édition, et avec les diverses corrections qu'il avait indiquées». En 1907 sera adjointe une note de bas de page :

— La critique de l'idée de sanction que contient ce volume parut d'abord dans la *Revue philosophique*, en mars 1883. L'ouvrage entier

[sic] de Guyau fut publié en octobre 1884, avec le millésime 1885. Quelques fragments de ce livre, notamment les pages célèbres sur l'Océan, avaient été écrits pendant le séjour de Guyau à Biarritz. Le reste fut écrit à Menton, où nous habitons une villa voisine de la mer, sur le quai de Garavan.

La brièveté et le ton catégorique de ce paragraphe expliquent sans doute pourquoi on n'a pas osé douter de l'honnêteté de Fouillée en tant qu'exécuteur testamentaire. Jusqu'à très récemment (2012) il n'y a guère eu de doute sur le fait que la seconde édition respectait les souhaits de Guyau. Dès lors il n'y a tout simplement pas eu de débat, pas de question. Et c'est sans doute pourquoi, lorsque à partir de 1985 (année de la réédition de *l'Esquisse* dans le Corpus Fayard) on va assister à une véritable renaissance de l'intérêt pour Guyau et pour *l'Esquisse*, toutes les éditions vont se faire sur le texte de la seconde édition, à l'exception de celle de Philippe Saltel (Paris, Les Belles Lettres, 2008), qui donne bien sûr le texte de la seconde édition (en cautionnant implicitement sa validité), mais indique aussi les variantes de la première.

•

### **La mise en cause d'un « falsificateur »**

C'est finalement la spécialiste de Guyau, Ilse Walther-Dulk, qui va être la première à poser la question dans la synthèse qu'elle établit sur la vie et l'œuvre de Guyau dans son livre de 2008, comme en témoigne sa critique des modalités d'intervention de Fouillée, en tout cas en ce qui concerne les œuvres posthumes. Elle va jusqu'à écrire, à propos du livre-hommage de Fouillée de 1889, *La morale, l'art et la religion d'après Guyau*, livre presque contemporain de la seconde version de *l'Esquisse* :

— Donc, si l'on regarde plus précisément, on remarque que Fouillée n'admet Guyau que dans la mesure où il ne le comprend pas et où il le falsifie, consciemment ou inconsciemment. À titre d'exemple, Fouillée fait de Guyau, l'épicurien, un représentant de l'idéalisme. [...] C'est typique de Fouillée, qui ne prend pas en compte l'évolution de Guyau. Il a souvent recours à des documents de la première période de Guyau, parce qu'ils sont plus conformes à sa propre philosophie. [...] Enfin, Fouillée n'a pas seulement mal compris Guyau, il l'a aussi critiqué à tort. [...] Et à cela fait suite un exposé de Fouillée qui montre comment les erreurs de Guyau seraient à corriger. Il ne manque pas une occasion de développer ses propres idées, ce qui dans ce cadre semble

inapproprié. Fouillée n'a pas saisi le caractère eudémoniste du système de Guyau, son univers esthétique lui est absolument étranger.<sup>2</sup>

Le jugement est déjà très sévère (« falsifié »), mais il n'y a pas encore de mise en cause explicite et spécifique concernant la seconde édition de l'*Esquisse*. C'est donc apparemment en 2012, à l'occasion de sa propre réédition de l'*Esquisse* (en français, dans la version de 1884 en fac-similé, et avec la reconstitution des annotations de Nietzsche), donc cette fois concernant explicitement l'*Esquisse*, que le pas est franchi, que le lièvre est vraiment levé. Précisons que cette réédition de la version de 1884 (que Walther-Dulk date de 1885) a essentiellement pour but la reconstruction des annotations faites par Nietzsche sur son exemplaire de l'*Esquisse*, et qu'elle n'aborde qu'accessoirement la question des « deux éditions », que j'appelle des « deux versions ». Mais c'est bien là qu'apparaît le pot aux roses, au moins dans la logique de Walther-Dulk :

---

En comparant cette deuxième édition avec l'édition originale, on découvre des changements qu'on ne peut guère attribuer à Guyau. L'*Esquisse* originale suit un plan très simple : un corpus composé de quatre parties se situe entre une introduction et une conclusion. Mais dans la deuxième édition ces quatre parties sont aménagées de telle façon que l'ordre des chapitres ne correspond plus à la disposition originale I, II, III, IV mais à la série II, I, IV, III ! Les auteurs d'habitude soignent particulièrement le début et la conclusion d'un texte et c'est aussi le cas pour Guyau. Mais dans l'édition posthume le début et la fin sont relégués au milieu du texte si bien que le beau final, qui commence par l'éloge de l'action : « Au commencement était l'action », *a dit Faust* », et s'achève sur l'amour : « *Même dans le doute on peut aimer, même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds* », perd une bonne part de son effet.<sup>3</sup>

Elle met donc en tête des problèmes celui du *nouveau plan*. Puis, après avoir mis en évidence plusieurs autres corrections (suppressions, ajouts, déplacements) disons douteuses, elle désigne nommément le coupable, Fouillée :

- 
2. Ilse Walther-Dulk, *De Guyau à Proust. Essai sur l'actualité d'un philosophe oublié*, Weimar, VDG, 2008, p. 107-109 ; voir aussi p. 77 et 84. Dans son premier travail sur Guyau (*Materialien zur Philosophie und Ästhetik Jean-Marie Guyaus*, Hambourg, Brigantine, 1965), I. Walther-Dulk n'avait pas abordé cette question. Trente ans plus tard, dans ses communications et son article « Sur Guyau et Nietzsche » (*Sociétés*, n° 58, 1997, p. 13-34), ce thème n'apparaît pas encore.
  3. Jean-Marie Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. Rekonstruktion der kritischen Lektüre von Friedrich Nietzsche*, I. Walther-Dulk éd., Weimar, VDG, 2012, Postface, p. XI-XII.

— Ce sont là des interventions qui à mon avis ne peuvent correspondre au désir de Guyau, tout aussi peu que l'addition de remarques diffamatoires sur les mœurs cruelles des Australiens et des Polynésiens. [...] On peut s'étonner d'y découvrir une note supplémentaire volumineuse qui regroupe les citations tirées de l'œuvre *Éducation et Hérité* de 1889, publiée par Fouillée après la mort de Guyau. Ces quelques exemples montrent à quel point la géniale *Esquisse* a été malmenée en tant qu'œuvre d'art – et la responsabilité en incombe à l'auteur de la deuxième édition posthume, Fouillée.<sup>4</sup>

Et c'est enfin en 2015 qu'Ilse Walther-Dulk va enfoncer le clou, à l'occasion de son pamphlet<sup>5</sup>, *Nietzsche, Onfray und der junge Guyau*, dirigé contre Michel Onfray, en réaction à la parution de *La construction du surhomme* de ce dernier, et en particulier en réaction au chapitre consacré à Guyau, «Jean-Marie Guyau et la "jouissance suprême"». Là, pour mettre en évidence les erreurs de lecture (et bien pire!) de Onfray, elle instruit en même temps un dossier à charge contre Fouillée :

— Tous les ouvrages posthumes de Guyau contiennent des interventions correctrices et autoritaires [NdT : *selbstherrlich* contient à la fois la notion d'autorité, de dogmatisme, et celle de «ramener à soi», de se mettre soi-même en valeur] de Fouillée. (p. 19)

Certes Guyau peut encore vivre en 1887 la parution de son dernier livre *L'Irréligion de l'avenir*, mais dans quelle mesure peut-il encore écrire lui-même au cours de sa dernière année de vie? (p. 76)

Pour conclure, Fouillée a encore commis ce sacrilège, de corriger et de falsifier le chef-d'œuvre de Guyau, l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*! Il n'y avait alors absolument aucune raison pour retoucher et vouloir améliorer ce livre qui connaissait un très grand succès et qui était lu avec enthousiasme, en particulier par la jeunesse (comme en témoigne le philosophe Darlu). Et pourtant Fouillée a à nouveau utilisé cette occasion pour se mettre en valeur lui-même et sa philosophie de «l'idée-force». Deux ans après la mort de Guyau il a modifié de façon autoritaire l'articulation simple et claire de l'original de l'*Esquisse* de 1885 et a mis à la fin le chapitre «Critique de l'idée de sanction». Selon sa façon de comprendre de maître d'école, la «punition» doit évidemment être mise en conclusion. Et il a ainsi transformé la suite originelle des chapitres, I, II, III, IV, en la suite II, I, IV, III.

---

4. *Ibid.*, p. XIII.

5. Ilse Walther-Dulk, *Nietzsche, Onfray und der junge Guyau. Eine Berichtigung*, Weimar, VDG, 2015.

Tandis que Guyau avait volontairement placé son chapitre le plus innovant, sur «l'inconscient», en première position, et son chapitre le plus dynamique, sur «les plaisirs du risque», en conclusion, afin de les mettre en évidence de façon appropriée.

Mais Fouillée relègue ces deux chapitres les plus importants au milieu du livre.

Là-dessus, Fouillée commence, dès l'Introduction de la seconde édition, avec deux ajouts qui renvoient à lui-même : «avec le même auteur» (p. 10, ligne 5) et la phrase «pour employer le même langage que l'auteur de La liberté et le déterminisme» (p. 10, ligne 11 et suiv.). Et bientôt Fouillée insère dans la seconde édition, p. 92<sup>6</sup>, une critique de l'Esquisse : «On nous a objecté que la fécondité de nos diverses puissances intérieures pouvait aussi bien se satisfaire dans la lutte que dans l'accord avec autrui» (*Éducation et Hérité*, p. 53). Cet ajout est ici déplacé et dérange la structuration artistique du texte par Guyau.

Aux pages 28 et 29 de l'Esquisse [1<sup>re</sup> édition], Guyau mentionne la philosophie de Fouillée de la façon la plus précise. Mais manifestement cela ne suffit pas à Fouillée. Il ajoute dans la seconde édition une note de bas de page, qui s'étend sur les pages 98 à 101 et qui se termine, p. 101, par «l'idée-force». Cette note provient de *Éducation et Hérité*, p. 54-55, et sert à nouveau ici à mettre en relief «l'idée-force» de Fouillée.

Aux pages 35-37 de l'Esquisse, Fouillée a supprimé les commentaires critiques sur Kant ; dans la seconde édition, le chapitre correspondant [chapitre 4 du Livre premier] commence, p. 116, ainsi : «De quelque manière...» Et surtout, Fouillée a éliminé la phrase suivante de Guyau, à propos de «l'instinct moral» : «*Sous cette forme, qui est peut-être la plus élémentaire et la plus sublime tout ensemble, ce sentiment peut se retrouver, à quelque degré, jusque chez les animaux*» (*Esquisse*, 1<sup>re</sup> édition, p. 38). Et, de même, Fouillée a, dans la seconde édition, posthume, expulsé la note de bas de page concernant Darwin qui se rattachait à cette phrase (p. 39-41 [de la 1<sup>re</sup> édition]).

À la page 41, en bas, et jusqu'aux lignes 1-5 de la page 42, a disparu, dans la seconde édition, tout le passage : «*L'obligation morale n'a rien qui ressemble à la contrainte extérieure...*».

À la page 59, il y a une conclusion intéressante dans laquelle Fouillée est mentionné. Mais, ici encore, la mention de son nom et

---

6. Ilse Walther-Dulk travaille sur la seconde édition *stricto sensu*, celle millésimée 1890 ; à partir d'une certaine réédition de cette seconde édition, tout est décalé de 7 à 12 pages (en fonction de la mise en page).

de sa philosophie ne suffit pas à Fouillée : il élimine le tout dans la seconde édition, et ajoute à cet endroit, p.123-124, une longue note de bas de page tirée de *Éducation et Hérité*, dans laquelle apparaît trois fois la notion de « idée-force ».

Souvent, Fouillée rajoute son nom, là où il n'est pas présent dans l'original [la 1<sup>re</sup> édition], mais qui surgit dans la seconde : p.70 : « comme le reconnaît M. Fouillée »

p.71 : « M. Fouillée l'admet aussi »

p.71 : « comme dit M. Fouillée »

p.72 : « C'est ce qu'a fait M. Fouillée »

p.136 [de la 1<sup>re</sup> édition], la très importante conclusion sur « l'hypothèse personnelle » a été supprimée de la seconde édition, p.74.<sup>7</sup>

La note de bas de page de la page 173 a été allongée de 22 lignes dans la seconde édition, p.189.

Enfin, le chapitre sur la sanction transporté à la fin reste sans conclusion significative. À sa place, Fouillée ajoute un long passage tiré de *L'Irréligion de l'avenir*, lequel agit ici comme un corps étranger (2<sup>e</sup> édition, p.214).

Contrairement à cela, il y a là, dans la version originale, la belle phrase de conclusion du dernier chapitre – juste avant la Conclusion : « *Même dans le doute on peut aimer ; même dans la nuit intellectuelle qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain, on peut tendre la main à celui qui pleure à vos pieds* » (*Esquisse*, p.243). (p.79-85)

Et elle conclut sans ménagement : « Par des remaniements, des suppressions, des ajouts et des rajouts, Fouillée a détérioré *l'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* de Guyau, et ainsi abîmé un important

---

7. En bas de la page 81 (des rééditions) il y a en outre un ajout : « C'est à la vie que nous demanderons le principe de la moralité ». Cette phrase est censée remplacer le résumé-conclusion du Livre deuxième (p.136 de la 1<sup>re</sup> version), éliminé de la seconde version : « En résumé, nous arrivons toujours à cette conclusion qu'une morale exclusivement scientifique ne peut donner une solution définitive et complète du problème de l'obligation morale. Nous croyons qu'il faut toujours dépasser la pure expérience. Les vibrations lumineuses de l'éther se transmettent de Sirius jusqu'à mon œil, voilà un fait ; mais faut-il ouvrir mon œil pour les revoir, ou faut-il le fermer ? – on ne peut pas à cet égard tirer une métaphore sur la lumière. De même ma conscience arrive à concevoir autrui, mais faut-il m'ouvrir tout entier à autrui, faut-il me fermer à moitié, – c'est là un problème dont la solution pratique dépendra de l'hypothèse personnelle que j'aurai faite sur l'univers et sur mon rapport avec les autres êtres ». On voit bien ici la perte énorme due aux diverses mutilations subies par la première édition. Ce résumé qui, dans la première édition, clôt tout le Livre deuxième – on est alors exactement au milieu du livre originel – contient pratiquement la clef de toute la philosophie de Guyau : le lien avec l'univers et le lien à autrui, c'est-à-dire une philosophie inédite, et certes seulement « en germe », des relations entre macrocosme et microcosme. Et cela à travers une métaphore sur la lumière, l'œil, et la moitié d'une ouverture ou d'une fermeture. Supprimer ce passage, ce « résumé » au centre du livre, au cœur du livre – et qui que soit le responsable de cette suppression –, c'est ôter la clef de voûte, c'est condamner l'édifice à s'écrouler.

et intéressant ouvrage de philosophie, qui est en même temps une œuvre d'art» (p. 85). Revenant à sa critique de Onfray, elle indique : «Malheureusement, il n'y a dans la bibliographie détaillée de Onfray aucune indication des falsifications de Fouillée. Or, on doit partir du fait que Fouillée a manipulé tous les écrits de Guyau publiés de manière posthume» (p. 87). Et à la fin de sa table chronologique récapitulative, elle résume, à propos des années 1889 et 1890 : «Fouillée publie de manière posthume les œuvres suivantes, que toutefois il corrige et augmente – et en fait falsifie» (p. 100).

En résumé, on peut dire qu'au cours des années 2010, Ilse Walther-Dulk met en évidence le problème des deux versions, rendant ainsi un service essentiel à la recherche sur Guyau, mais, faute de documents d'archives, elle ne peut faire la part, le départ, entre les «falsifications de Fouillée» et les éventuelles réelles corrections de Guyau lui-même, car il aurait fort bien pu en apporter lui aussi! Ainsi, son jugement peut paraître par moments trop radical à l'égard de Fouillée. Et surtout, pour Ilse Walther-Dulk, Fouillée est le *seul* responsable des remaniements, voire falsifications.

•

### **Un troisième acteur ?**

Je me suis tourné vers la recherche d'éventuels éléments nouveaux concernant le rôle – supposé neutre ou positif par beaucoup, et négatif ou néfaste par Walther-Dulk – de Fouillée dans l'élaboration de la seconde version de *l'Esquisse*, et j'ai identifié un personnage qui a joué sans doute un rôle-clé dans cette affaire : Émile Boirac.

En mars 1885, dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, paraît dans la rubrique «Analyses et comptes rendus» (p. 319-328), ce qui est peut-être le premier compte rendu de lecture et la première analyse – du moins parmi les tout premiers – du livre de Guyau, un texte de 10 pages signé «B. Boirac». Le «B.» est sans doute dû à quelque erreur, car le seul Boirac identifié alors et écrivant depuis des années dans la revue est Émile Boirac, d'ailleurs bien connu et reconnu dans le milieu philosophique et psychologique, mais peut-être surtout dans le milieu de ce qu'il appelait lui-même la *cryptopsychie*, qui sera bientôt la *métapsychique*, et qu'on nommerait plutôt aujourd'hui la *parapsychologie*.

On sent d'emblée une pointe d'agacement chez Boirac : «Le livre de M. Guyau est-il le livre attendu? [...] Morale sans obligation ni sanction! voilà bien de quoi satisfaire le positivisme de notre siècle, pourvu toutefois que l'obligation et la sanction, en s'en allant, n'emportent pas la

morale même avec elles. [...] Demander une morale qui soit une science, c'est demander l'impossible»<sup>8</sup>. Puis Boirac le dit tout haut :

Les raisons de cette division et de cet ordre ne sont pas très faciles à découvrir. Il semble par exemple, que la critique des théories métaphysiques du devoir serait mieux placée au début même du livre, puisqu'elle a, en quelque sorte, pour effet de déblayer le terrain où doit s'élever la morale positive et scientifique. De même la première et la dernière partie ne sont-elles pas les deux moitiés inséparables d'une seule et même théorie, celle qui s'efforce de trouver dans les faits le principe ou l'équivalent du devoir? Enfin la critique de l'idée de sanction, là où M. Guyau l'a mise, interrompt, ce semble, la continuité des idées; sa vraie place serait sans doute à la fin du livre, immédiatement avant la conclusion. Cette partie a d'ailleurs paru ici même; les lecteurs de la *Revue philosophique* en ont certainement gardé le souvenir. (*ibid.*)

En mars 1885 donc, à peine quatre ou cinq mois après la parution de l'*Esquisse*, Boirac refait tout simplement le plan du livre, et ce plan a été la base de la restructuration de l'édition posthume de 1889, mais, au lieu d'aller au bout de leur idée, les auteurs de ce bouleversement (Boirac? Fouillée? «Boirac-Fouillée»? Guyau? quelle est la part de chacun?) se sont embourbés dans une demi-mesure, ou même dans un salmigondis de demi-mesures, aboutissant à ce plan qui, à mon sens, est le pire qu'on pouvait générer.

Dès ses seize - dix-sept ans, à Bordeaux, Émile Boirac est un élève de Fouillée, au lycée, en classe de philosophie. Il le rappelle, et se rappelle, dans sa préface au «dernier livre» de Fouillée – livre posthume, qui sera «finalisé» par Boirac –, *Esquisse d'une interprétation du monde* (1913) :

Qu'il nous soit permis d'évoquer ici le souvenir, toujours vivant après tant d'années écoulées, des plus pures émotions d'enthousiasme et de ravissement qu'ait éprouvées notre jeunesse. C'était un bien modeste théâtre que cette petite classe de Philosophie du lycée de Bordeaux où trente jeunes gens, presque des enfants, venaient s'asseoir chaque jour pour écouter ses leçons; et cependant jamais

---

8. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. XIX, 1885, p. 320. Plus loin, p. 320-321, Boirac écrit : «1. Le plan du livre de M. Guyau n'apparaît pas très nettement; et quand on essaie de se représenter dans son ensemble, de "dresser en pied" cette morale sans obligation ni sanction qu'il y esquisse, on a peine à en démêler les proportions et les contours. Ne cherchons pas ici un système : les quatre parties dont l'œuvre se compose sont moins quatre chapitres que quatre articles. La commune inspiration qui les pénètre donne seule à l'œuvre son unité. M. Guyau traite successivement du mobile moral au point de vue scientifique; des divers essais pour justifier métaphysiquement l'obligation; de la critique de l'idée de sanction; et des derniers équivalents possibles du devoir».

peut-être orateur ne déploya des moyens plus puissants pour subjuguier les intelligences et charmer les âmes.<sup>9</sup>

On perçoit bien ici une dévotion quasi filiale, même s'ils n'ont que treize ans de différence, et qui va sans doute mettre d'emblée Boirac d'une façon ou d'une autre en concurrence avec Guyau qui, de trois ans son cadet, est le « beau-fils » et surtout le collaborateur de Fouillée (à ce moment précis où ce dernier travaille au *Platon*). Après un baccalauréat ès lettres (en juillet 1869 à Bordeaux), une licence ès lettres en 1870, puis un baccalauréat ès sciences en 1872, Boirac sera agrégé de philosophie en 1874, et auteur d'une thèse sur *L'idée du phénomène* (1894). Le « compagnonnage » de Boirac avec Fouillée va durer plus de quarante ans, de 1868 (Fouillée a alors trente ans, et Boirac, dix-sept ans) à 1912.

Sa carrière professionnelle de professeur de philosophie le mènera à Saintes, Pontivy, Évreux, Poitiers, Angoulême, Rouen, Dijon. Il deviendra recteur de l'académie de Grenoble à la fin de 1898, puis recteur de l'académie de Dijon (1902-1917). Tout au long de sa vie, Boirac sera enclin à la « pédagogie ». Dès 1888, il publie le *Cours élémentaire de philosophie*; en 1890 : *La dissertation philosophique. Choix de sujets, plans, développements*. Notons, dès la Préface de ce dernier livre très didactique, son souci du plan, une exigence formelle qui sera déclinée pendant 450 pages :

Puisqu'il est entendu une fois pour toutes qu'un plan contient toujours un exorde et une conclusion, c'est sur les paragraphes intermédiaires que l'élève doit porter son attention et ses efforts; car ce sont eux qui constituent tout le corps de la dissertation. Il faut déterminer avec précision les idées principales qui se rapportent à chacun d'eux et les disposer eux-mêmes dans l'ordre exigé par les relations qui les unissent. Occupons-nous donc d'abord de cette partie médiane qui est l'essentiel du plan. [...] Venons maintenant au début et à la conclusion. Ils ont tous deux une extrême importance, le début, parce qu'il prédispose l'esprit du lecteur à concevoir une bonne ou une mauvaise opinion de ce qui va suivre; la conclusion, parce qu'elle le laisse sur une dernière impression d'après laquelle il est souvent porté à juger l'œuvre entière.<sup>10</sup>

Voilà donc quelqu'un qui a une forte tendance à « revoir » et à « mettre en ordre », à rendre « conformes » les écrits d'autrui. On peut y voir une sorte d'impératif ou de scrupule, voire de déformation professionnelle, chez ce professeur de philosophie, pédagogue, enseignant,

---

9. Émile Boirac, Préface à Alfred Fouillée, *Esquisse d'une interprétation du monde*, Paris, Alcan, 1913, p. v-vii.

10. Émile Boirac, *La dissertation philosophique. Choix de sujets, plans, développements*, Paris, Alcan, 1890, p. xv et xvii.

espérantiste, à rendre le plus lisible possible tout message verbal. Et l'on peut facilement imaginer que ce futur « recteur » ait fait montre, dès 1885 théoriquement, spéculativement, et dès 1888 effectivement, concrètement, de ses compétences de « correcteur » et de spécialiste des « plans » ès dissertation philosophique. On constate que Fouillée et Boirac sont proches à ce moment-là, mais il n'y a aucune trace précise d'une quelconque collaboration directement en rapport avec la seconde édition de l'*Esquisse*. Plus généralement, on ne sait pas grand-chose des éventuelles rencontres qui ont pu émailler les biographies des trois compagnons en philosophie, mais on peut supposer que, pendant vingt ans (1868-1888) du vivant de Guyau, puis pendant à nouveau vingt-quatre ans (1888-1912) du vivant de Fouillée, ces trois êtres se sont croisés, ont échangé, par lettres ou de vive voix.

On peut certes osciller entre l'hypothèse la plus bienveillante (collaboration harmonieuse de Guyau, Fouillée et Boirac) et l'hypothèse la plus terrible (falsification de Guyau par Boirac-Fouillée), sorte d'aggravation de celle que soutient Ilse Walther-Dulk, en passant par toutes sortes d'hypothèses intermédiaires. Je pense que, dans le doute – en effet Guyau, pendant trois ans et demi, de l'automne 1884 au printemps 1888, a probablement effectué quelques corrections (mais lesquelles?), voire proposé une restructuration (mais laquelle?) –, il vaut mieux s'abstenir! C'est-à-dire qu'il vaut mieux retourner au texte de 1884. Le lecteur a-t-il d'ailleurs grand-chose à gagner dans la seconde version? Au mieux quelques petites corrections *qui pourraient être authentiques*, mais cela au prix de la perte de ce qui est sans doute le plus précieux : le flot vivant du texte initial.

---

## Table

---

Les auteurs	5
• <b>Introduction</b> Annamaria Contini et Jordi Riba	<b>7</b>
• Chapitre 1 <b>Une critique naturaliste de l'utilitarisme</b> Philippe Saltel	<b>15</b>
• Chapitre 2 <b>Vie, biologie et vitalisme chez Jean-Marie Guyau</b> Rachid Dehdouh	<b>27</b>
• Chapitre 3 <b>Le problème des deux versions (1884 et 1889) de l'Esquisse</b> Christian Lazaridès	<b>37</b>
• Chapitre 4 <b>Guyau, la solidarité d'un mécontemporain</b> Jordi Riba	<b>51</b>

•	Chapitre 5 <b>La morale anomique de Jean-Marie Guyau : une morale laïque ?</b>	<b>67</b>
	Louise Ferté	
•	Chapitre 6 <b>De la sanction morale : Guyau et Proudhon</b>	<b>83</b>
	Georges Navet	
•	Chapitre 7 <b>Le sérieux contre le jeu : un débat entre Renouvier et Guyau sur l'expérience esthétique et la destination sociale de l'art</b>	<b>95</b>
	Pietro Terzi	
•	Chapitre 8 <b>Guyau, Durkheim et l'esthétique de la vie morale : la question de l'anomie</b>	<b>109</b>
	Annamaria Conti	
•	Chapitre 9 <b>La rédaction des œuvres posthumes de Guyau : le cas Bergson comme révélateur</b>	<b>127</b>
	Renzo Raghianti	
•	Chapitre 10 <b>Guyau et Nietzsche, lecteurs d'Épicure</b>	<b>141</b>
	Federico Testa	
•	Chapitre 11 <b>La contemporanéité épistémique : Jean-Marie Guyau, Michel Foucault et quelques histoires de la philosophie en France</b>	<b>159</b>
	Alessandro de Lima Francisco	
	Bibliographie	173



Cet ouvrage a été composé  
par les soins du service des éditions de l'ENS de Lyon  
avec les caractères Zenith et Maax,  
sur papier Arena White Smooth 250g pour la couverture  
et Arena Natural Rough 90g pour l'intérieur.

Achevé d'imprimer  
par Printot&lxo Imprimeurs  
PAE Les Pins,  
67319 Wasselonne Cedex

en mars 2023  
n° d'imprimeur 1230712/00  
Dépôt légal mars 2023

Imprimé en France

La philosophie de la vie de Jean-Marie Guyau (1854-1888) représente l'une des perspectives les plus originales de son temps dans les domaines de l'éthique, de l'esthétique et des études sociologiques. Cependant, malgré son influence sur des auteurs comme Nietzsche, Bergson, Durkheim et Kropotkine, cet auteur a été considéré comme peu important dans l'histoire de la philosophie française. Ce livre, auquel ont contribué les plus grands spécialistes de Guyau, vise à redécouvrir l'actualité de sa pensée, en posant une question fondamentale : qui sont les véritables contemporains de Guyau ? Guyau reste-t-il un auteur de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'œuvre a été accomplie par un Nietzsche et un Bergson ; ou, au contraire, est-elle d'une actualité qui n'a pas été suffisamment prise en compte en son temps et qui appartient, d'un point de vue conceptuel, à notre XXI<sup>e</sup> siècle ?

Le livre s'adresse à la fois aux spécialistes de la philosophie française du XIX<sup>e</sup> siècle et, d'une manière plus générale, à ceux et celles qui s'intéressent aux itinéraires philosophiques non linéaires et non conventionnels.



24 €  
ISSN 1765-8128  
ISBN 979-10-362-0633-7

